NOISES

N O I S E S

d'Enzo Cormann

Création le 5 octobre 1984 au Jardin d'Hiver
par Théâtre Ouvert
en co-production avec le Théâtre Eclaté

Mise en scène	Alain Françon
Assistant	Michel Didym
Décor	Gérard Didier
Costumes	Françoise Luro

Avec

Nelly	Claire Wauthion
Paul	Michel Didym
Will	Yann Collette
Véra	Dominique Valadié
Bernard	Jean-Claude Durand
Hugo	Jean-Yves Chatelais
Maud	Laurence Mayor
Chris	Anouk Grinberg
Gwenn	Caroline Chaniolleau

Eclairage	Joël Hourbeigt
Son	Daniel Deshays

Régie : Ysis Delisle, Jean-Jacques Rigaux,
Orazio Trotta.

En collaboration avec le C.A.C. d'Annecy

HUGO

Est-ce que j'écris pour comprendre, ou pour vomir ?

1h du matin. Un buffet de noces déserté, à proximité d'une salle où l'on danse.

EJACULATION PRECOCE

NELLY (de loin, à Will)
Un jour, des types viendront.
Et ils diront : "C'est la guerre." Ou même : "C'est la guerre, madame."
Alors on dirait : "Pourquoi vous nous faites la guerre ?"
Ou plutôt : "Pourquoi nous faites-vous la guerre, monsieur ?"
Et le type hausserait les épaules.
Est-ce qu'il faudrait lui faire à manger ?
Est-ce qu'il aurait une femme à l'autre bout du monde ?
Et la photo de cette femme dans sa poche ? Et les yeux bleus ?
Et la boule à zéro ?
...
Pour la guerre, si vous n'avez personne, pas même une photo, n'hésitez pas à me faire signe : je viendrai vous donner le baiser d'adieu sur le quai de la gare.
Bouches collées quand le train démarre, fumée, boucan, adieu-adieu mon bel amour ! On aurait passé la nuit dans un petit hôtel de voyageurs, un peu crasseux... Ca, dans un film, ça ne loupe jamais, c'est très beau.
...

Vous êtes de la famille du marié ?
Comment le trouvez-vous ?
J'ai parlé avec lui, tout à l'heure. Je le trouve antipathique, moi.
D'ailleurs, je déteste les types qui ont les mains moites.
Vous voulez du saumon ?
...
C'est quoi votre femme ? Plus jeune que moi ?
Le feu au cul ? L'oeil pétillant ?
Qu'est-ce que vous lui offrez pour Noël ? Des dessous en soie noire ? Une blouse de nurse ? Ne m'obligez pas à devenir méchante. J'ai le vin mauvais, vous savez. Je vois d'ici l'idée que vous vous faites de l'amour. De la solitude en conserve. A compter les points, comme vous devez noter les acrobaties de vos petites. Je vous imagine tout à fait, le crayon à la main : "Elle est dévouée, celle-là. Elle en rajoute même. C'est qu'elle doit m'aimer drôlement."
...
Remarquez, je dis ça, mais au fond je suis bien sûre que vous êtes un tendre. Vous avez une tête de tendre.
C'est comme ma mère. Elle avait une façon de parler de l'amour qui ressemblait au jardinage. Elle disait : "Quand le terrain est mal biné, la tomate s'étiole." Ou bien : "Un buisson d'épinard fait à peine un bocal."
...
J'aime bien me faire les gros dragueurs, dégueulasses, forts en gueule. Ca les estomaque toujours que je les emmène chez moi. A croire que ça ne leur arrive jamais. Au lit, bien sûr, c'est plutôt minable, mais je trouve que ça a son charme. Ils soufflent comme des phoques, les pauvres, et après je me paie

leur tête. Ma façon à moi de leur faire raquer la chose. Mon tapin à moi.
Une fois un type, vexé à mort, a commencé à me dérouiller. Quand il a foutu le camp, je l'ai suivi de loin dans la rue. J'ai repéré sa bagnole, et le lendemain j'ai bombé sur les portières : "JE SUIS UN EJACULATEUR PRECOCE", en rouge fluo.
...
Toute la journée j'attends chez moi que la nuit vienne. Puis je me couche et la journée revient. Il y a trois comptes à tenir : un, la durée des jours. Deux, le temps passé à attendre. Trois, le nombre d'heures de sommeil.
Je fais des courbes. J'attends qu'un cycle précis se dessine. Alors j'aurai découvert quelque chose. Qu'un cycle se répète trois ou quatre fois et ça fera matière à un livre. Au fond, je suis en situation expérimentale.

Apparaît Bernard.

Je suis riche, vous savez ?
J'ai hérité la fortune de mon père. Maisons, terrains, valeurs, trois usines, etc.
Il y a un type qui gère ça pour moi, et l'essentiel de son boulot consiste à m'inciter à dépenser davantage.
Remarquez, je ne m'en plains pas. C'est plutôt lui qui est à plaindre.
J'aimerais écrire un livre, des livres. De drôles d'histoires et puis des films aussi, des chansons...
Il dit que je devrais me lancer dans l'édition.

Mais je suppose que si je montais une maison d'édition, j'aurais probablement envie de peindre.
Il m'explique que j'ai les moyens d'ouvrir une galerie. A quoi je réponds qu'à ce moment-là, je ne rêverais plus que de partir explorer l'Amazonie.
Il rétorque que ce n'est pas forcément incompatible, alors que je me tue à lui faire comprendre que c'est justement ça que je cherche : quelque chose de tout à fait incompatible. Une monstruosité quelconque. Bien sûr, je pourrais distribuer mon fric. Mais sans argent ce serait encore plus difficile, non ?
Ce n'est pas l'argent qui pose problème. C'est de n'avoir que ça comme indice. Il y a tellement de pistes possibles.
Vous buvez quelque chose ?
...
Rien qu'un regard dans votre regard.
Pas la petite lueur qui dit "toi, je te baise, je te lime, je t'encule..."
Et alors ? Qu'est-ce que vous pensez ? Je ne vous attire pas ?
Bien sûr que oui, je vous attire. Je vous titille même. Mais vous n'en faites rien parce que vous vous sentez battu d'avance, hein ?
...
Hein ?
...
Hein ?

SALADES

PAUL (à Chris)
Tu ne manges rien ? Tu devrais manger un peu. Tu ne veux pas de la salade ? Je t'embête ? J'ai vu ce film dont tu m'as parlé. J'ai regretté qu'on ne l'ait pas vu ensemble. Il y a cette actrice vraiement formidable... Comment s'appelle-t-elle déjà ? Lisa, Lina, Mina, Tina, enfin bref. La fin m'a un peu déçu. Je t'ai dit que ta mère avait téléphoné ? Deux fois, Il faut que tu la rappelles. Elle a essayé de te joindre avant-hier, et puis hier, pour te dire je ne sais plus quoi. Ah si ! Pour ton linge ! Qu'il était prêt. Ou alors c'est pour le mariage de ta soeur. Ou... oui, c'est ça. D'abord c'est que ton père l'a appelé. Je crois qu'ils se sont engueulés une fois de plus. Il ne veut plus divorcer. Ou du moins il veut bien mais il n'est pas d'accord sur le procès. Il voudrait le consentement mutuel. Alors ta mère... Tu ne m'écoute pas ? Moi, personnellement, tu sais...
...
Qu'est-ce que tu voulais me dire sur Babette ? Elle est enceinte ? Elle a plaqué Gérard ? Elle fait une cure de sommeil ? Ca ferait jamais que la troisième. Ca te reviendra. Ca ne t'ennuie pas de me regarder manger ? Tu en veux un peu ? Pourquoi tu ne prends pas de la salade ? Elle a l'air bonne. Tu pleures ?

GONFLETTE

WILL
Vous pensez bien qu'ils ont tout de suite pigé la combine !

VERA
Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

WILL
Qu'ils allaient réfléchir ! Tu parles ! Avec quinze mille dollars dans le cul, ça leur sera difficile !

VERA
Est-ce que c'est de l'escroquerie ?

WILL

Il coince une cuillère entre ses muscles du bras et ceux de l'avant-bras replié et se crispe violemment. Après un long effort il parvient finalement à la tordre.

Vu ?

VERA
Comme ça ?

WILL
Qu'est-ce que vous croyez ?

VERA
Ah bon.

SEULEMENT

NELLY
Sale temps.

BERNARD
Ah ? Je ne sais pas. Plutôt quelconque, non ?

NELLY
Je suis une sacrée emmerdeuse. Méfiez-vous de moi. Une vraie garce.
Buvez ce whisky.

BERNARD
Je n'aime pas trop les ordres.

NELLY
Et moi je n'aime pas trop les bonshommes déjà maqués.
Est-ce que vous lisez beaucoup ?

BERNARD
Comme ça, tout d'un coup ?

NELLY
J'ai sauté une réplique ?
Je vous plais ?

BERNARD
Parlons plutôt des livres.

NELLY
Je ne lis jamais. Je préfère regarder. La télé, la rue, les blattes dans mon évier, un robinet qui goutte, mon chat, mes chats - j'en ai trois ; mais un seul vraiment qui compte.

BERNARD
Les autres ne sont pas jaloux ?

NELLY
Ils sont trop bien élevés pour le laisser paraître. C'est quoi, votre nom ?

BERNARD
Bernard. On m'appelle Bern. Je signe Bad. et vous ?

NELLY
Nelly. Vous êtes écrivain ?

BERNARD
Non. Peintre, seulement.

NELLY
Seulement ?

BERNARD
C'est ça, oui ; seulement.
Santé, Nelly.

GROSSMAN

WILL
Pour ça Grossman est toujours l'homme de la situation. Le seul mot de PUBLIC lui déclenche une crise d'asthme.

VERA
Ah bon.

WILL
Sacré Grossman. Je l'ai connu à ses tout débuts. Il n'aurait même pas su par quel bout regarder dans une caméra, voyez le genre. Je l'adore, vous savez, je l'adore.

VERA
Ah oui.

WILL
oui.

VERA
Oui, je comprends.

WILL
Grossman.

VERA
Oui, c'est dingue.

WILL
Oui.
Et Nelly ? Qu'est-ce qu'elle nous dit Nelly ?

NELLY
Vous avez l'haleine chargée.

WILL
Laissez-moi vous dire une bonne chose, Nelly : le fric n'a aucune importance à mes yeux. Je n'attache véritablement aucune importance au fric. Ce qui compte, voyez-vous, c'est le talent. Et savez-vous ce qu'est le talent ? Je vais vous dire, moi, ce que c'est que le talent. Le talent véritable c'est l'inconscience.

NELLY
Vous avez goûté au caviar d'aubergine ?

WILL
Prenez un type, Nelly. Le type arrive. Il force un peu les portes. Il vous dit : "Hop, je vois les choses comme ça." Et crac, y'a toute l'histoire du cinéma qui en prend un coup de vieux.
PUGNACITE, Nelly, voilà le mot clé.

VERA
Quand on pense, hein, Grossman, quoi.

WILL
Oui, hein.

VERA
Oui, c'est fou.

WILL
Eh oui. Enfin.

VERA
Oui.

WILL
Bon.
...
Je suis crevé.

VERA
Ah bon ?

WILL
Oui. Surmené, quoi.

VERA
Ah oui ?

WILL
Eh oui.

GALERIE

NELLY
Paul Nash ? Richards ? Burra ? Penrose ?

BERNARD
Moyennement.

NELLY
Bacon ?

BERNARD
"Femme sur divan rouge"

NELLY
Nicholson ?

BERNARD
Je ne sais pas.

NELLY
Hamilton ?

BERNARD
Plutôt David Hockney.

NELLY
Monory ?

BERNARD
Les dimanches pluvieux...

NELLY
Miro ?

BERNARD
Jackson Pollock.

NELLY
Je crois que je commence à comprendre.

BERNARD
Pollock ?

NELLY
Non, vous.

SCENARII

WILL (à Hugo)
Cette semaine, Tallès - un type vraiment formidable ; beaucoup, beaucoup de talent - Tallès est venu me proposer un sujet. Alors bon, vous comprenez, c'est toujours la même histoire : les gars ont une idée - admettons une bonne idée, enfin quelque chose de pas forcément inintéressant - et puis ils s'en font une montagne.
Ca devient plus ou moins le scénario de leur vie, et si vous avez le malheur d'émettre la moindre réserve ils ont tout de suite l'impression qu'on leur arrache les tripes à vif.

VERA
Ca parlait de quoi ?

WILL
Une histoire folle. Il me présente ça comme un truc un peu didactique sur la morale. Genre conte philosophique revu et corrigé. Je lui dis : "Gardez-moi l'aspect thriller, roman noir, mon p'tit Tallès, mais foutez-moi en l'air toute cette sauce philosophico-machin à la mords-moi l'noeud."

VERA
Et alors ?

HUGO
Il est parti en claquant la porte.

WILL
Vous le connaissez ?

PAUL (à Chris)
Ecoute, c'est idiot, tu pourrais au moins me dire, regarde-moi, bois un peu de vin.

VERA
Mais ce Tallès, ce n'est pas lui qui... ?

WILL
"Dimanche in blue", "Toujours la fin", "Sacrilège". C'est un type formidable. Formidable.
Mais bon, assez parlé boulot pour l'instant. Buvons ! A quoi buvez-vous, Hugo ?

HUGO
A hier.

VERA
C'est idiot.

MAUD
Aux claqueurs de portes.

WILL
Encore plus idiot.

NELLY (à Bernard)
J'aimerais vous faire tout à trac une déclaration.
Vous êtes terriblement mal à l'aise, vous vous donnez à vous-même en spectacle. Je sais lire des choses dans la façon que vous avez de fourrer vos deux mains dans les poches, ou de vous faire craquer les cervicales. En soufflant sur vos yeux on devrait pouvoir les éteindre, il y a si peu de force en eux. Dommage.

Elle l'entraîne au dehors.

VERA (à Hugo)
Raconte-leur ta chasse de dimanche !

WILL
Vous chassez ?

HUGO
Je fais semblant.

VERA
On lui a tiré dessus.

WILL
Sans blague ?

VERA
Un des gars s'était enfoncé dans un sous-bois. A un moment, il a vu quelque chose qui bougeait dans un buisson et il a tiré à l'aveuglette...

WILL
C'était vous ?

VERA
Dis-leur, chéri. C'est trop drôle !

HUGO
Je chiais.

WILL
Vous avez été touché ?

VERA
Il a failli se battre avec le type.

HUGO
Je me suis battu avec lui.

WILL
Vous l'avez rossé ?

HUGO
J'ai essayé de le frapper. Je l'ai manqué. Il m'a flanqué un coup de pied dans les couilles et il m'a fait bouffer de la gadoue. Quand je me suis retrouvé par terre avec cette douleur

dans le ventre, je me suis mis à pleurer, à gueuler, je ne sais même plus ce que je racontais. Le type se marrait. Il me criait de demander pardon. Et je gueulais : "PARDON ! PARDON ! PARDON !" Comment peut-on être aussi minable ? j'ai demandé aux autres de lui régler son compte. C'était parfaitement ridicule. J'ai vu qu'ils avaient pitié de moi. Pourtant ça ne m'a pas empêché de continuer à chialer et à les supplier de le frapper. Le type riait de plus belle. Ils l'ont un peu engueulé pour la forme. C'était grotesque. Je l'ai menacé du tribunal. Je lui ai même dit que j'étais un écrivain connu, moi, et pas un vulgaire péquenot. J'étais lamentable.
...
Voilà. J'ai raconté ma chasse de dimanche ? Tu es contente ?

VERA
Tu ne m'avais pas dit...

HUGO
Tu es contente ?

Il sort.

WILL
Ouais...
...
Ca n'a pas l'air d'aller très fort, hein ?

VERA
Le matin, il prend son stylo, sa rame de papier bleu et il s'installe dans un fauteuil du salon. Toujours le même. Il

regarde le papier, il allume une cigarette, il écrit. Il écrase sa cigarette, il regarde le papier, il allume une cigarette, il écrit.
Vers dix-neuf heures il se lève et va jeter tout ce qu'il a écrit à la poubelle.
Après, il ouvre une bouteille, il va se rasseoir, et il commence à boire. Pendant ce temps je récupère ses feuilles au milieu des ordures, et je vais les planquer.
Il y en a comme ça trois cent soixante-deux, plus ou moins dégueulasses, avec des taches de jaune d'oeuf, d'huile de sardine, de sauce tomate...

WILL
Qu'est-ce que ça raconte ?

VERA
Tous les matins il commence par un titre, en haut à gauche, en majuscules : "ENCORE UN." Souligné. Tous les jours : "ENCORE UN."
Le soir il s'arrête au milieu d'une phrase, et il inscrit le mot FIN en bas à droite. Puis poubelle.

WILL
Essayez de le convaincre pour ce film, Véra, qu'on l'envoie faire des repérages en Sicile. Ca le changerait d'air.

VERA
Je n'ai pas cessé de lui en parler.

MAUD
Trop, peut-être ?

VERA
Il cédera. J'ai l'habitude.

Hugo revient.

WILL
Ca va mon vieux ? Vous m'avez l'air crevé.

HUGO
J'ai la chiasse.

VERA
Allons danser.

WILL
Mon frère a une propriété dans le Bordelais. Je me rappelle... Oh et puis non, je ne vais pas vous casser les pieds avec mes souvenirs d'ancien combattant. Celle qui pose problème dans la famille, c'est ma soeur. Celle-là... allez savoir ce qu'elle a dans la tête. Tout ça est sans intérêt.
...
Allez Hugo, un bon mouvement, dites-nous tout.

HUGO
Tout.

VERA
C'est malin !

Elle sort, suivie de Will.

PAUL
Chris...

CHRIS
Je ne pleure plus. D'ailleurs est-ce que je pleurais ? Je ne pleurais pas. C'est dans ta tête que ça pleure.

PAUL
Prends-toi une salade.

HUGO (à Maud)
Demandez-moi ce que c'est que la vérité.

CHRIS
Je n'ai pas faim.

MAUD
Admettons que je vous le demande.

HUGO
Bien joué. Admettez que je vous ai répondu.

Maud sort.

ACIDE

HUGO (tandis qu'arrive Gwenn)
Poème de James Parch, composé en 1965, édité en 69 dans le recueil "Fractures", sous le titre "Cadavre mutilé de putain au 146 Division Street, Chicago, Illinois".
"Est-ce que tu vois le lit p'tit Bob
La chienne lavasse et tous ces trucs défaits qui poissent le papier peint
Y'a du Billy dans l'air ou du Ned
Et ces virgules de sang sur la porte
Comme un chiottes à vampires
- S'appelait Judith, chef, dit le sergent Mc Mulloh. Judith Pearson, 21 ans, originaire de l'état de Missouri. Dans l'tapin c'est Box-calf qu'on la nomme, ou Calfy, ou Fify. Elle donnait dans le cuir.
- Merci sergent.
Domination bondage administration de fouet fétichisme éducation à l'anglaise odeur de cirage et
Bon dieu tu penses à quoi mon pote ?
(Crépitement moelleux des corsets inhumainement lacés)
Le toubib de l'Institut de médecine légale se relève
Pauvre Calfy qu'il dit

Et les gars pensent à la bidoche qui grouillera bientôt d'asticots dans la terre
Pauvre Fify qu'il dit encore
Et les gars se demandent combien lui sont passés dessus à la gosse en trois ans avant que le dingo la taillade
Tout ce que je peux dire qu'il fait en suçotant son clope
C'est que ce doit être une foutue manière de s'achever
Que de se taper comme elle l'a fait
Un plein verre d'acide chlorhydrique
- La folle la pauvre cinglée, grince Mc Mulloh
Et les gars crachent et jurent de s'envoyer un bon bock à la première occase."

IDEES BEIGES

NELLY (revenant avec Bernard)
633.24.32. Jamais le matin. Encore moins le soir.

BERNARD (apercevant Gwenn)
J'appellerai.

Nelly sort.

GWENN
Qu'est-ce qu'elle veut celle-là ?

BERNARD
Je ne sais pas. Elle s'emmerde. Madame Tout-le-Monde, quoi. En plus friquée.

GWENN
Passionnant.

BERNARD
Tu es vexée ?

GWENN
Fatiguée. Et toi ? Tu n'es pas fatigué ? Tu as l'air fatigué.

BERNARD
J'attends.

GWENN
Que ça passe ?

BERNARD
Que ça vienne.

MAUD
Vous buvez beaucoup.

HUGO
J'essaye.

MAUD
Pourquoi ?

BERNARD
...
Je n'ai rien fait ces temps-ci. Je me plante devant mes vieux trucs. Pas vraiment pour les regarder, d'ailleurs. Ou ce sont eux qui me regardent. Des fois, je crois voir la couleur s'effacer complètement, ne plus laisser qu'un grand morceau de blanc, dont je me dis que c'est peut-être une sorte de pôle avec des blocs de glace et de la neige. Il y a du vent aussi, je ne sais pas. Il faut bien que quelque chose l'arrache, toute cette couleur accumulée...

Jamais je n'ai eu autant envie de peindre et jamais je ne m'en suis senti plus incapable. Ou alors c'est toi qui devrais peindre à ma place. Ou n'importe qui d'autre. Je me dis que tout le monde peut peindre, et ça me donne des idées noires. Noires ? Des idées beiges !

GWENN
Tu veux que je peigne ?

BERNARD
Je veux que tu m'aides à y voir clair.

GWENN
Pas moi Bern. Une autre, peut-être, mais pas moi.
J'ai toujours pensé que c'est contre moi que tu peignais.
Comme si tu voulais brouiller mon image. La dissoudre dans l'acrylique et le reste.
Il n'y a pas de blanc au départ. C'est après que tu l'inventes.
Mon problème à moi ce n'est pas la création.
D'ailleurs pourquoi faut-il toujours que ce soit un problème ?
Et pas seulement un rêve, un désir, quelque chose de plus simple, enfin ?
Est-ce que tu souffres ? Est-ce que je ne souffre pas assez ?

BERNARD
Pourquoi es-tu venue ?

GWENN
Ce n'est pas ce que tu voulais ?

BERNARD
Je ne pensais pas que tu viendrais.

GWENN
Tu sais, tu ne m'as pas tellement manqué ces quinze derniers jours. Que veux-tu au juste ?

BERNARD
Te voir. Et cette nuit ?

GWENN
Je ne sais pas.

CHRIS (arrivant avec Paul)
Mais non. C'est toi qui te goures. Avec toi c'est différent, c'est tout. Différent, ça veut dire différent. Ca ne veut pas dire...

BERNARD
C'est trop facile, Gwenn.

GWENN
Qu'est-ce qui est facile ?

PAUL
C'est pas que c'est différent. C'est que c'est pas marrant à vivre.

CHRIS
Parce que tu le veux bien.

GWENN
Qu'est-ce qui est trop facile ? Allez, vas-y, réponds !

Bernard sort.

CHRIS (tandis que Hugo observe Maud qui passe en revue le buffet)
Ce n'est pas un vrai désir chez toi. Comme chez tous ceux qui parlent.
Juste l'envie de baiser et de prendre et jamais de donner, jamais d'entendre.

Véra survient, remarque puis surveille l'attitude d'Hugo.

CHRIS
Si mon ventre dit toujours oui aux autres, c'est que ma tête n'existe plus du tout avec eux, parce que tu l'as coupée de mon ventre, et que tu la tiens bâillonnée dans la tienne, et que tes mots sont comme des yeux qui me regardent jouir ou pas jouir avec les autres, et mes yeux, et mes mots, comme un bout de miroir prêté que tu me montres, et que tu pètes encore à chaque fois que tu

PAUL
Parle moins fort.

Will revient, s'apprêtant à inviter Maud et les autres à regagner la piste. Il se ravise

et détaille le jeu de regards qui lie Véra, Hugo et Maud à son insu.

CHRIS
Quant à ce type-là, dont tu me rebats les oreilles, je ne le préfère pas. C'est idiot de dire que je le préfère.

PAUL
Il faut bien que tu le préfères. Sinon, ça rimerait à quoi ?

Will effleure l'épaule de Véra. La jeune femme, surprise, se retourne brusquement. Will plaque sa bouche sur la sienne. Véra se dégage. Will s'éloigne.

CHRIS
Ce n'est pas une question de préférence.

PAUL
C'est quoi alors ?

Ils sortent.

Véra se tourne à nouveau vers Hugo qui contemple toujours Maud.
Elle toussote avec application. Hugo se retourne. Maud renverse son verre.

Tous trois se regardent un instant, puis Hugo va ramasser le verre de Maud, le remplit et le lui tend.
Maud prend le verre, va le donner à Véra et sort, croisant Will.
Véra regarde le verre, le pose à terre et sort à son tour.
Après un temps, Hugo hausse les épaules, va chercher le verre et le boit d'un trait.

WILL
Où voulez-vous en venir, à la fin ?

HUGO
La vie est emmerdante.
Ce qu'on peut s'emmerder, vous ne trouvez pas ?
Moi je trouve la vie terriblement emmerdante.

CALCUL BLUES

Will sort une calculette de la poche intérieure de sa veste, tape trois chiffres, la range, jette sa cigarette, en allume une nouvelle, la jette tout aussitôt et va boire cul sec un plein verre d'alcool.

HUGO (chantant)
Ripaille blues/Bacchanale twist
Caviar spleen/Champagne boogie

WILL
Je suis en nage.

HUGO (idem)
Orgie tango/Partouze be-bop
Beuverie samba/Goinfrerie jerk

WILL
Les Veinberg sont partis ?

HUGO
Sacré châssis, hein ?

WILL
Elle ?

HUGO
Non, leur fille.

Will ressort sa calculette pour une nouvelle opération.

WILL
La classe ouvrière.
Qu'est-ce que vous voulez que j'en aie à foutre, moi, de la classe ouvrière ? Elle est bien où elle est, la classe ouvrière, croyez-moi !
Et puis encore une fois, qu'est-ce qu'on en a à foutre, hein ?

HUGO
Bravo.

WILL
Ouais, ouais, je sais ce que vous pensez. Ca ne fait rien : je préfère passer pour un sale con que pour un cul béni de gauchiste.

HUGO
Bravo.

WILL
Ah et puis merde...

Ils sortent.

INCONSOLABLE

MAUD (à quelqu'un qu'on ne voit pas)
Les mariés sont partis. Tellement partis qu'on se demande de quoi il s'agit dans cette fête. Vous ne trouvez pas ça un peu dérisoire ?
Tout ce ramdam familialiste...
Vous savez, je ne suis pas particulièrement méprisante. Mais il y a des mots qui finissent par vous choquer, des mots qui donnent envie de mordre.
...
Des fois, il y a ce creux dans le ventre, cette douleur un peu diffuse. On ferait n'importe quoi pour se soustraire à cette espèce de vertige du dedans. Je décroche le téléphone et j'appelle ma soeur, ou ma mère, et je leur parle.
Moi qui ne parle jamais, je leur raconte n'importe quoi. Dans ces moments-là, je saurais dire ce que c'est que la solitude. Précisément parce qu'elles sont là, au bout du fil, à m'entendre.
...
Tout ça est un peu infantile, non ?
C'est votre façon de ne pas écouter, de ne pas regarder qui m'intrigue. D'un seul coup je me mets à tenir de grands discours. Est-ce que le film est commencé, monsieur mon unième

réalisateur ? Est-ce que le spectacle vous plaît ?
Foutaises. Petites misères de comédienne.
Quel drôle de mot "foutaises", vous ne trouvez pas ?

CHRIS (apparue tandis que Maud parlait)
Surtout dans votre bouche.

MAUD
La vie n'est pas comme ça. La vie ce n'est pas des problèmes, mais plein de petites solutions.

CHRIS
Si vous le dites.

MAUD
Il m'arrive de prier, savez-vous, de dire mon dieu, mon dieu, bien qu'un tel mot ne me soit rien.
Je voudrais adhérer à l'abstraction comme on adhère à un parti, et militer pour elle, sonner chez les gens et leur dire : "Vous m'êtes tout à fait inutiles, vous êtes de ces sortes d'objets qu'on oublie sur l'armoire." Je rêve d'avoir un fusil, de tirer sur les gens dans la rue, invisible. Ou que les gens m'agrippent et me frappent au visage, me mutilent, peut-être qu'ils me violent et que je sois pour toujours une infirme, un malheur véritable.

CHRIS
Vous avez des enfants ?

MAUD
C'est peut-être bien ça. Quel âge avez-vous ?

CHRIS
Quelle importance ?

MAUD
Vous ne devriez pas tant boire.
...
Vous ne me dites rien ?

CHRIS
Vous êtes inconsolable.

MAUD
J'aimerais toucher votre visage.
...
Votre peau est très douce. Que pensez-vous ?

CHRIS
Je ne sais pas.

MAUD
Vous ne pensez pas ce qu'il faudrait. Je vous sens rétive. Vous souffrez.

Elle sort.

CHRIS
Attendez !

CONCUPISCENCE

Hugo et Will débarquent au buffet, suivis de peu par Bern. Les trois hommes grignotent quelques amuse-gueule et, mastiquant de concert, se prennent à observer Chris qui mange une part de gâteau à quelques mètres d'eux. Long face à face au terme duquel elle s'enfuit, comme paniquée. Les hommes replongent dans le buffet.

JEU DE CONS

Will et Hugo jouent à la pierre, la feuille et les ciseaux ou à un autre jeu de main. Hugo gagne presque systématiquement. Will finit par aller bouder dans un coin.

LIVRE

BERN

Il fouille distraitement un sac de femme, y trouve un livre, l'ouvre au hasard et lit à voix haute.

"Corps perdus calcinés corps défaits corps à prendre égarés sous un ciel assassin
Imaginez cette chaleur absolument poussiéreuse immobile imaginez
Voyez je marche je marche rien ne sert de marcher
Mon corps nu pourrira comme une souche absurde dans ce pays sans arbre
Il séchera sur la pierre déserte et jettera ses membres aux vents il finira."

Arrive Gwenn.

TOILES

GWENN
J'attends que tu me dises quelque chose d'encourageant. Un mot, plus un autre. Ce n'est pas tellement difficile.

BERNARD
Un jour tu seras vieille, Gwenn, et je pourrai t'aimer tranquillement.

GWENN
Parce que je couche avec l'un ou l'autre ? Tu pourrais vivre, aussi. Sortir de ta petite carapace d'ennui. Réciter des poèmes en pleine rue.
Te faire sucer dans les pissotières de la gare...
J'ai vu que tu avais ramené cette toile toute grise, tachée de bleu par endroits avec ces rythmes en striures. Tu triches, Bern. Ce gris, ces traces, rien qui parle de toi là-dedans. Tu m'écris cette lettre, cette espèce de chanson avec des petits crobards dans la marge. Tu dis : "Ne me laisse pas tomber, Gwenn." Tu dis : "J'ai mal aux yeux de peindre, j'ai mal à la tête de t'aimer."

Pourquoi as-tu téléphoné l'autre soir chez Daniel ? Avec ce petit air dégagé... Si tu savais comme je te perce à jour dans ces moments-là... Tu n'as pas arrêté de boire, tout le temps de la conversation en éloignant le combiné pour que je ne t'entende pas déglutir.
A la fin tu pleurais, j'en suis sûre. C'est dans ces moments-là que tu devrais peindre. Et ta peinture t'apprendrait à vivre. Nous ne nous sommes jamais battus, n'est-ce pas ?
J'aimerais que tu essayes, un jour. Je suis sûre d'avoir le dessus. Tu es le genre de type qui n'oserait pas user de toute sa force avec une femme. Ca me ferait assez plaisir de te flanquer une rouste. Tes tableaux sentent bien ça. L'absence de violence vraie. Jamais de rouge. De grands aplats de jaune. Ce que tu peux être jaune, ces temps-ci !

BERNARD
C'est du sang que tu veux ?

GWENN
Je baise à droite et à gauche parce que j'ai un sexe.
Ton sexe à toi c'est le pinceau. J'ai pris ça comme une sorte d'accord.
Tu ne dis rien. Alors j'ai parlé à ta place.
...
J'ai baisé avec Patrick.

BERNARD
Tant mieux.

GWENN
Avec Jo, et Louis et Daniel, et

BERNARD
Arrête ça.

GWENN
José m'a dit que tu lui en avais pris pour cent sacs.

BERNARD
Ca ne te regarde pas.

GWENN
Tu fixes ?

BERNARD
Non. Bien sûr que non.

GWENN
Ca me regarde, figure-toi.

BERNARD
Et José ? Tu te l'es fait, José ?

GWENN
Tout ton fric va y passer, tu sais ?

BERNARD
Je sais. Non, je ne sais pas. Tu me fais chier. En ce moment j'ai besoin de défoncer, ça t'étonne ?

GWENN
Je te vois venir. Je t'ai donné bien plus que tu n'en donneras jamais à personne. J'ai vu ta dernière toile. Qui est cette fille ? Le figuratif ne te fait plus autant chier que tu veux bien le dire, hein ? Je croyais que tu ne peignais plus. Tu as pris un modèle ?

BERNARD
Si on veut.

GWENN
Elle aussi, elle défonce ?

BERNARD
Elle ?
Elle, c'est toi.

Gwenn sort en courant.

...

NELLY
Votre femme, comment s'appelle-t-elle ?

BERNARD
Foutez-moi la paix.

NELLY
Elle me rappelle un homme qui ne s'est jamais remis d'avoir tellement désiré la mort de sa maîtresse. C'est à l'enterrement qu'il l'aimait. Il lui a fallu ça, le cercueil et les

cierges. A se demander s'il n'était pas par avance amoureux de cette image-là, et de cela à travers elle, vivante.
Est-ce que la mort a un sexe ? Vous le savez, vous ?

Elle sort.

PARENTHESES

Reviennent Paul, Chris, Maud et Véra.
(Les numéros situés entre parenthèses indiquent les simultanéités de propos.)

WILL
Et Véra ? Qu'est-ce qu'elle nous dit Véra ?

CHRIS (à Paul)
Ca tombe et ça tape. Tu peux comprendre ça ?

VERA (à Will)
Un verre et je suis soûle. Vous êtes de foutus poivrots.

MAUD (à Hugo)
J'ai fait un rêve bizarre cette nuit.

CHRIS (1)
Comme si l'intérieur se broyait, avec un sale bruit de moteur qui s'emballe.

(2) Comme si les gens étaient là avec les mots, toutes les conneries, entendus depuis des années.

VERA (1)
J'ai arrêté cette histoire avec Max.

MAUD (2)
Il y avait cette fille, je ne sais plus qui. Je me rappelle m'être dit, ou bien lui avoir dit en la voyant, qu'elle était morte il y a quatre ou cinq ans.

VERA
Je lui ai dit : "Si c'est une attachée de presse que tu cherches, O.K. (3) Mais si c'est une secrétaire, tu t'es trompé d'adresse."
Maintenant je ne sais pas, je ne suis pas pressée, tout dépend d'Hugo, suivant ce qu'il va faire.

CHRIS (3)
A ce moment-là je sais qu'il me faut un type, et justement pas toi. Tu peux comprendre ça ?

PAUL
Non.

HUGO (dans le silence)
Max est un sale con.

MAUD (4)
Et puis Will est arrivé.

VERA (4)
Hugo a toujours été plus ou moins jaloux de Max.

MAUD (5)
Vous êtes jaloux ?

WILL (5)
Il n'a peut-être pas tort.

HUGO (dans le silence)
Hystériquement.

MAUD
Elle relevait sa jupe pour qu'il la caresse, mais c'est un autre homme (6) qui a commencé à la peloter en ricanant. Elle portait des bas et des dessous très sexy.

PAUL (6) (à Chris)
L'autre jour, quand je suis passé chez toi, tu t'es déshabillée pour aller prendre ta douche.

CHRIS (dans le silence)
Qu'est-ce que ça peut te faire ?

MAUD
Je criais à Will : "Dépêche toi ! Dépêche toi !" (7)
Mais d'autres hommes encore arrivaient en riant, et l'un d'eux sortait son sexe.

VERA (7)
J'ai l'impression des fois qu'Hugo lit dans ma tête.

PAUL (dans le silence)
Je ne t'imaginais pas comme ça.

MAUD
Will caressait un des hommes comme si c'était un chien.

VERA
Finalement, il n'y a pas une histoire de bonnes femmes qui ne devienne tôt ou tard une histoire de bonshommes.

MAUD
Après les hommes emmenaient la fille (8) et le docteur m'expliquait qu'il ne fallait rien regretter.

VERA (8)
Tiens, moi aussi j'ai fait un rêve la nuit dernière. Un rêve cochon.

HUGO (tandis que revient Gwenn)
Que regrettiez-vous ?

GWENN
Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? (9) Ce que tu m'as dit, la toile et le reste.

MAUD (9)
Ca n'avait rien de tragique, je crois. Quelque chose de très quotidien. Ce qu'on prendrait souvent pour de l'angoisse. Je ne crois pas à l'angoisse. Tout est bien plus véritable.

BERNARD
Est-ce que la mort a un sexe, Gwenn ? Est-ce que je peins avec des mots, (10) ou bien n'es-tu toi-même qu'un mot ? Est-ce que tu m'attends ? Est-ce que nous sommes toujours ensemble ?

VERA (10)
Vous croyez que je ferais bien de chercher du travail ? Dans l'édition ou autre. Depuis deux ans que je m'occupe de ses poubelles. Ou traductrice. "Italiano e l'unica lingua che sappia fare danzare il paesaggio." Mon père n'a jamais pu se résoudre à parler français. Il est pourtant le seul de la famille à avoir quitté Pescara. Après l'école, je travaillais à l'épicerie.

HUGO (à Véra)
Arrête de boire. (11) (à Maud) Votre rêve est très beau.

CHRIS (11)
Comment m'imaginais-tu ?

VERA
Les clients m'appelaient Mozarelle.

PAUL
Je pensais que tu avais des seins plus petits.

GWENN
Tu crois pouvoir mettre mon corps en conserve.

CHRIS
Ca t'a excité ?

HUGO
Mais s'agit-il d'un rêve ?

CHRIS
Je ne voulais pas t'exciter.

Elle sort, Paul la suit à distance.

MAUD
Il y avait un rêve mais ce n'était pas celui-là. Juste une façon d'habiter la parenthèse. (12) Will trace des parenthèses à longueur de journée. Des parenthèses et des équations. Tous les jours je tâche de remplir un peu les nouvelles parenthèses.
(dans le silence)
Mais ce n'est plus si facile de dire "je t'aime", ou "serre-moi" ou "ne me quitte pas". (13)

GWENN (12)
Si c'est moi que tu peins, alors ce n'est pas moi. Je ne t'ai pas quitté, donc je n'ai pas à revenir. Moi aussi je peux apprendre à transposer.
...
(13)
Aussi bien t'ai-je pris pour modèle, qu'en sais-tu ?

MAUD
C'est de tout voir s'effilocher qui fait que l'on parle (14), que l'on boit, qu'on trompe l'autre aussi.
...
(dans le silence)
Vous avez l'air de quelqu'un qui doit comprendre ça. (15)

GWENN (14)
Moi aussi je peux dire que tous les autres sont toi.
...
(15)
Est-ce que tu jouis quand ils jouissent ? Eux aussi sont trompés à ce compte.

HUGO
Il est bien rare que je comprenne les choses. Est-ce que j'écris pour comprendre ou pour vomir ?
D'ailleurs je n'écris plus.

VERA
Ce n'est pas vrai.

MAUD
Will sait que je finirai par me taire. Et je me tais, bien sûr, tôt ou tard.

HUGO
Je n'écris pas. Je remplis des pages pour pouvoir dormir. (16) Je noircis des dizaines de pages tous les jours et je les jette. Puis Véra les repêche dans la poubelle.

GWENN (16)
Ils me font l'amour comme ils iraient à confesse, en professant leurs remords éternels, et même leur amitié à ton égard.

MAUD (16)
Alors tu traces une nouvelle parenthèse.
(dans le silence)
Et tout est à recommencer.

HUGO
Peut-être un jour m'amènera-t-elle un livre que je croirai n'avoir jamais écrit. (17) Au moins l'escroquerie sera complète.

GWENN (17)
Parfois ils pleurent les chéris. Ils se plaignent. Daniel m'a dit un jour qu'il avait l'impression d'être devenu ta queue. Est-ce que tu m'aimes assez pour ça ?

WILL (à Maud)
Je ne te comprends pas.

BERN
Est-ce que je t'aime assez pour ça ?

MAUD (à Will)
Qui te demande de comprendre ?

GWENN
Peut-être tu es mort, Bern.

Tous sortent, à l'exception de Hugo et Bernard.

DE QUOI AVONS-NOUS L'AIR ?

HUGO
Le monde is very formidable, isn't it ? Les gens sont very formidables. Ma femme, le chien de ma soeur, ma chaine hi-fi, l'hamburger-oeuf à cheval, ouh la la, formidables !
Je vais vous dire, c'est à pleurer. Même la peau la plus fine devient flasque. Never mind, nous jouons le jeu de toutes nos forces.
De quoi avons-nous l'air, je vous le demande ?
On se ressemble, tous les deux, à force d'en chier, pas vrai ?
Ose dire le contraire.

BERNARD
Va te faire foutre.
Tu ne sais plus quoi faire des mots, si ce n'est les ranger par kilos dans de grands sacs poubelle étiquetés "alcool" ou "foutre" ou "pisse", et l'art n'est plus pour toi qu'une longue suite de sécrétions merdeuses. Pour moi tu n'es qu'un énurétique.

HUGO
Qu'est-ce qui ne va pas, vieux ?

BERNARD
Je ne sais pas lui parler. Et je ne sais pas non plus me taire. Nous ne sommes plus tous deux qu'un travail inutile.

HUGO
Petit con.

Il sort.

DESSOUS

CHRIS (à quelqu'un qu'on ne voit pas)
Qu'est-ce que vous faites là ? Vous lorgnez sous les jupes. Excusez-moi, en fait je ne crois pas que vous lorgnez sous les jupes.
D'ailleurs qu'est-ce que ça peut bien faire ? Vous voulez voir sous la mienne ? Je peux faire ça pour vous : la relever pour que vous puissiez voir. Mais quand vous aurez vu, bien sûr, vous saurez ce que vous savez déjà, qu'il n'y a rien à voir, que vous n'ayez déjà vu, et à ce moment-là, en plus, vous aurez vu, et vous n'aurez donc plus rien à voir.
...
Je crois que je vais quand même relever ma jupe pour vous.
...
Est-ce que vous sentez l'orage et l'herbe ?
Il va pleuvoir et l'herbe sait bien l'odeur qu'elle sentira tout à l'heure, cette odeur pleine d'herbe mouillée.
...
Si on se trouvait une chambre ?

QUOI D'AUTRE ?

GWENN
Mercredi soir j'étais chez Laure.
On a mangé des avocats et des gnocchi.
Bob est venu nous rejoindre pour le dessert.
Il sort avec elle depuis un mois.
Il avait amené une bouteille de tequila et de l'herbe.
Il a commencé à rouler des joints.
Laure avait fait des biscuits aux amandes.

BERNARD
Et après ?

GWENN
Laure a commencé à se déshabiller et elle m'a demandé de l'aider. Après, Laure m'a enlevé ma jupe et elle m'a attaché les mains dans le dos. Elle a sucé Fabrice et il m'a baisée sur l'accoudoir du canapé, pendant que je la léchais.
Après, on a changé.

BERNARD
Vous avez changé quoi ?

GWENN
Les rôles.

BERNARD
Et après ?

GWENN
On a encore changé.

BERNARD
Et après ?

GWENN
Je suis partie.

BERNARD
Et après ?

GWENN
Comment ça après ?

BERNARD
Oui, après ? Tu riais ? Tu pleurais ? Tu appelais la police ? Tu allais chez un autre ? Tu t'ouvrais les veines ? Tu écrivais à ta mère ?

GWENN
Je dormais.

BERNARD
Ne me dis pas que tu dormais.

GWENN
Et quoi d'autre ?

BERNARD
Ne me dis pas que tu dormais.

GWENN
Et quoi d'autre ?

Ad lib., Bernard finit par s'en aller.

FEMME SEULE

MAUD (tandis que Gwenn se prépare un sniff dans un coin de la salle)
Savez-vous ce qu'il y a dans la tête d'une femme qui marche seule à la surface de la terre ?

HUGO
Et dans la tête d'un homme qui la regarde ?

MAUD
Répondez à la question.

HUGO
Elle se demande qui la regarde.

MAUD
Elle sait très bien qui la regarde.

HUGO
Alors ?

MAUD
Elle se demande quand on cessera de la regarder.

HUGO
Vraiment ?

MAUD
Vraiment. Ou peut-être n'est-ce que la réponse à votre question.

HUGO
Quelle question ?

MAUD
Ce que les hommes pensent des femmes qu'ils regardent passer. Tous les hommes ont très peur de la mort.

HUGO
Et les femmes ?

MAUD
D'enterrer leurs hommes.

HUGO
Que faisons-nous ?

MAUD
Regardez-moi. Regardez-moi toujours.

Il veut l'embrasser, elle se détourne, il s'en va.

LIGNE

GWENN (sans se retourner, après avoir sniffé)
N'approchez pas.
Ne dites rien.
Je ne suis pas encore en mesure de me fiche de votre commisération mal placée.
Il faut que vous sachiez qu'il n'y a rien de plus agréable que ça.
Et le mot agréable fait penser à des choses qui n'ont encore rien à voir avec cette chose-là qui n'est pas une chose mais cette SORTE d'argent qui achète cette SORTE de sérénité qui vous fait désirer quelquefois d'être vieille...
Bientôt je vous laisserai me dire tout ce qui vous passera par la tête parce que votre façon de la dire et de la penser, la façon qu'aura votre langue de travailler à cette parole que vous croyez indispensable, tout cela me paraîtra terriblement facultatif.
Le droit d'être soi-même un peu facultatif, voilà ce qu'on achète à prix d'or avec ça.
Voilà.
Fin du discours.
Maintenant, parlez, vous.

MAUD
Il vous en reste ?

Gwenn se retourne.

COMPTES

CHRIS
Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf

PAUL
Qu'est-ce que tu fais ?

CHRIS
Je te compte.
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux

PAUL
Ha ha très drôle.

CHRIS
Vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, j'ai fini.
Tu viens chez moi ce soir ?

PAUL
Hein ?

GROS ZOB

NELLY
Tu ne danses pas ?

GWENN
Je vous prierais de me vouvoyer.

NELLY
Vous êtes de la sorte infiniment désirable, n'étaient les mots que vous lui jetez. Il y a de la puissance en vous, cette puissance à laquelle il s'est lui-même si longuement appliqué à renoncer pour vous plaire.

GWENN
Taisez-vous donc.

NELLY
Je vous le dis, il s'est lassé de ce gros zob si mal venu entre vos jolies cuisses.

GWENN
Il ne vous a rien dit de tel.

NELLY
Soyez tranquille, il ne l'a pas pensé non plus.

Gwenn sort.

CLIN D'OEIL

BERNARD
Je connais mes outils : rétine, cornée, iris, choroïde. Muscles droit, oblique, orbiculaire et cils, sourcils, paupières, conjonctive, glande lacrymale même. Mes outils de couleur et de forme, de largeur de hauteur et de profondeur, outils à blanc et à noir, outils d'opaque, outils de transparent, outils à lune et à visages, outils à corps trop pâles, outils à lire à pleurer à souvenir à brouiller. Je vois je peins, je peins je vois. Mais les obstacles sont innombrables : kératite, albugo, trachome, cataracte, uvéite et toutes les myopie, presbytie, hypermétropie, les strabisme, achromatopsie et autre daltonisme...
Peindre, voyez-vous, c'est comme cligner des yeux. Une sorte d'imperceptible absence du monde, d'imperceptible mouvement de recul, qui prétendrait à l'infinité. Un clin d'oeil, remarquez, c'est déjà quelque chose, ça vous a l'air d'une facétie, d'un petit signe de connivence, d'un geste furtif de séduction. Ca pourrait être une façon d'être bien, ça n'est jamais qu'une façon d'être ailleurs. Ou bien juste un prétexte à ouvrir sa gueule. Il faut que je me taise, qu'est-ce que

j'aurais encore à dire, hein, je sens l'odeur du tube ouvert, et chaque odeur de chaque couleur, de chaque jour, de chaque tableau.

NELLY
J'aimerais acheter une de vos toiles.

BERNARD
Sans même en avoir vu la moitié d'une ?

NELLY
Justement.

BERNARD
Je préférerais une commande.

NELLY
Je peux poser si vous voulez.

BERNARD
Le plus minable des Photomaton vaut toutes les heures de modèle vivant. J'ai obstrué toutes les fenêtres de l'atelier. Une ampoule nue, quelques photos de presse ou d'amis, un petit transistor à piles, dix tubes d'acrylique, des toiles vierges, trois vieux pinceaux et tout est dit. Posez pour moi, je peindrai votre cul.

NELLY
Ce serait drôle, non ?

BERN
Quoi donc ?

NELLY
De vous payer pour ça.

PREMIERS TESSONS

Véra, seule, immobile.
Puis elle s'empare de trois verres qu'elle projette contre un mur.
A nouveau immobile, puis elle rassemble les débris dans une assiette.
Arrive Will qui la regarde et va se servir au buffet.
Quand elle achève son petit ménage, ils se regardent encore longuement, puis elle lui donne l'assiette.

DEGLINGUE

VERA
J'ai trop bu, moi. J'ai trop bu.

WILL
Mais non ! Ouvrez donc une autre bouteille, Véra.

HUGO
Je faisais du football, il m'a inscrit dans un club de tennis. J'aimais Jules Verne, il m'a acheté les oeuvres complètes de Victor Hugo. Au ministère des Finances, ses collègues l'appelaient Donald Duck.

WILL
Ouvrez donc une bouteille de champagne.

VERA
Pourquoi est-ce que je bois comme ça ?

WILL (à Chris)
Vous trinquez avec nous ?

CHRIS (à Paul)
Pourquoi tu ne veux pas essayer de comprendre ?

PAUL
On te parle, Chris.

WILL
Une petite coupe de champagne ?

CHRIS
Oui, merci.

WILL
Vous êtes très belle.

CHRIS
Vous, vous êtes un affreux jojo.

WILL
Affreux, oui, c'est le mot ! Bourré de fric. Et même un bateau sur la Côte. Quelqu'un d'abominable, en vérité. Comment vous appelle-t-on ?

CHRIS
Mystère...

WILL
Joli nom.
Je vais vous raconter une histoire, Mystère. Vous aimez les histoires ?

Buvez.
Merde, je ne me rappelle même plus de quoi ça parle. Alors c'est vous qui allez raconter. Vous voudriez faire du cinéma ? Attendez. Non. Pas de cinéma.
...
J'adore raconter des histoires. Des yeux comme ça, ça ne s'invente pas.

HUGO (à Maud)
"Evêque, à la rigueur", a dit mon grand-père. Puis j'ai pris deux claques pour avoir fait pleurer ma mère.

Hugo et Maud éclatent de rire.

WILL
Vous savez quoi ? Les femmes - je parle des femmes en général, vous n'êtes pas en cause - les femmes, je ne sais pas, c'est une drôle d'histoire. Allez savoir ce qu'il faut en penser.

PAUL
Bon. Merci pour le champagne. C'était très gentil.

WILL
Ferme-la.

PAUL
Hein ?

WILL
Allez, Mystère, racontez-moi une histoire.

CHRIS
Je ne sais pas. Calme-toi, Paul.

WILL
Il est énervé, Paul ? On s'énerve, Paul ? On a ses nerfs ? Ses p'tits nerfs ?

CHRIS
Laissez-le tranquille.

WILL
Je suis sûr que tu as le corps le plus formidable qu'il m'ait jamais été donné de voir, Mystère. Un corps véritablement explosif ! Non, non, oublie, raye. Bien sûr, c'est un peu ça, mais la manière...
C'est tout le problème avec l'alcool : on ose le dire, mais on ne sait plus le dire. J'ai beaucoup de respect pour toi.
J'aimerais t'offrir une statue, ou un poisson exotique.
(à Paul) Est-ce que tu l'aimes, toi ?

CHRIS
Paul est un ami.

Bernard jette son verre sur le sol.

GWENN
Ca t'avance à quoi ?

CHRIS
Tais-toi, Paul.

WILL
Il n'arrête pas de se taire, le pauvre.

BERNARD
Je te fais peur ?

GWENN
Tu me fais pitié.

Elle sort.

BERNARD
Je te fais peur ?

Il la suit des yeux, puis ramasse les morceaux de verre.

WILL
Celui-là doit te baiser comme un jeune chiot.

CHRIS
Il ne me baise pas.

Paul s'en va.

VERA (dans un coin, buvant, loin de tous)
Will, Will... Pourquoi est-ce que...
Petite salope a téléphoné quatre fois. Quatre fois elle téléphone.
Elle dit Hugo, le téléphone et c'est le téléphone, tu sais bien.

Elle dit Hugo, la salope, c'est à Hugo que je veux parler.
Pourquoi est-ce que...
Will, Will.

Maud regarde Will avec Chris. Hugo remarque Véra et s'approche lentement d'elle.

Gentils qu'il faudra être, je dis, les gars, tenez-vous bien, les gars, avec la dame.
Pourquoi es-tu tellement...
Il me prendra avec ses bras qui pèsent et pas moyen de s'en aller, je dis encore, et puis je dis encore, tiens-moi bien, comme ça, tu crois que ça me fait peur ?
Qu'à dire à Hugo qu'il aille se faire soigner et moi j'ai qu'à lui dire qu'il aille en Sicile ? Il ira où, Hugo, d'abord ? A l'H.P. ?

HUGO
Je vais te ramener.

MAUD (à Chris, et entraînant Will)
Vous permettez ?

VERA (à Hugo)
Si j'ai bu toi aussi tu as bu ce mec-là je le sauterai je lui dirai des saloperies - lâche-moi - et t'emmerder ha ha - lâche-moi - Will Will Will et toi tu vas chialer comme un con les gens en ont marre de ta gueule - lâche-moi - t'es qu'un raté ou même de toute façon t'es qu'un - LACHE-MOI !

Arrive Nelly qui observe la scène, puis rejoint Chris près du buffet.

MAUD (à Will)
Quand tu me regardes je suis laide.
Tellement laide que je comprends que ça te dégoûte.
Alors, bien sûr, il faudrait que tu croies ma beauté sur parole, et je ne peux pas toujours te dire que je suis belle et tellement désirable.

VERA
Lâche-moi.

MAUD
Le mieux, je pense, est que je ne sois plus là quand tu me cherches du regard.
Je ne crois pas que je te quitte. C'est comme si je disais : "Je te connais." Et c'est bien ça que je veux dire : oublier que tu n'attends que ça. Je ne te quitterai jamais, tu sais ?

Elle va pour sortir. Hugo se détourne de Véra et court l'arrêter.
Will les regarde de loin, puis amène un verre d'alcool à Véra.

MAUD (à Hugo)
Je sais ce que vous allez dire, n'allez pas croire, un jour peut-être...

Elle sort.

WILL (à Nelly)
Racontez-moi une histoire. Ou c'est moi qui vous en raconte une.
Une histoire d'amour. Ca vous plaît, ça, l'amour ?
Ma femme s'appelle Maud. Je l'aime bien, vous savez. Personne ne peut dire le contraire.
Alors elle attend quoi, au juste ? Ne croyez pas que je sois dupe.
La vérité est une chose tellement bêtasse.

NELLY
L'alcool est une voiture déglinguée.

WILL
Alors pourquoi buvez-vous ?

NELLY
C'est une voiture confortable. On voit bien que vous ne voulez pas vraiment comprendre. Toute cette discussion n'est qu'un jeu pour vous.

WILL
Et pour vous ?

NELLY
Je suis une foutue naïve.
...
Votre femme vous attend.

WILL
Je ne crois pas.

NELLY
Je vous ai assez vu.

WILL
Elle aussi, je crois.

NELLY
Pas mon problème.

WILL
Vous reprenez un verre ?

NELLY
Ouais. Tequila.

WILL (après l'avoir servie)
Je suis un type qui a mal à l'image.
Et toute ma vie c'est d'acheter justement des images. Images et sons, achats et ventes.
Il n'y a pas d'images sans argent, vous savez ?
Le cinoche ça se paye au comptant.
Un jour j'ai compris que l'intelligence véritable consistait à faire le con, comme la prudence parfois consiste à faire le mort.

NELLY
Ca aussi, c'est une image, non ?

WILL
Oui, mais celle-là, je l'ai volée. Un gros macho stupide et arrogant. La littérature en est pleine de ces types-là.

NELLY
Et vous voudriez qu'on y croie ?

WILL
Vous habitez seule ?

NELLY
Une maison vide.
Mes seuls vrais pénates ce sont mes fringues.
D'une robe de cocktail à un ensemble en jean je change de gîte en un tournemain.
Tailleur Chanel pour un Paris-beurre-cornichons à la Gare Saint-Lazare, smoking d'homme Saint-Laurent pour le dernier Godard, ensemble Poppy Moreni tulle et Shantung pour les manifs des nanas.
Je suis terroir en pull mohair, Atlantique en ciré, glacier en toile de bâche. Je suis Scarlett en organza et Robinsonne en peau. Plastique fluo Barbarella ou Louise Michel cotonnade grise.
Ce sont là toutes mes "home sweet home", toutes mes maisons closes, et quand j'invite à prendre un verre je fais visiter mes dessous. Au fait, vous n'avez pas soif ?

AUTRES TESSONS

Véra semble vouloir briser un autre verre, mais se ravise au dernier moment, le repose sur la table et se dirige en titubant vers la sortie.
Hugo la saisit au passage, elle le repousse et prend quelque distance. Hugo se dirige alors vers le buffet, saisit le verre et le fracasse sur le sol. Longue confrontation muette au terme de laquelle il ramasse les nouveaux débris et les joint aux autres dans l'assiette.

BILE

WILL
And what about ce petit scénario ?

HUGO
J'y pense, Will. Et plus j'y pense, plus je me dis qu'il faudra bien que j'accepte.

WILL
Vous blaguez ?

HUGO
Pas le moins du monde. Je viens d'avoir une idée. Ecoutez ça mon vieux, c'est le début : d'abord, gros plan sur les bouches qui mastiquent, sur les verres qu'on remplit.
Puis notre hôte, britannique en diable, qui veille au grain du coin de l'oeil.
Et tout cela, attention, tellement bien, tellement digne, qu'on se demande comment le héros n'a pas songé plus tôt à se jeter sous un train.
Ensuite, les bouches. Ces bouches, Will, qui mastiquent. Comme on aimerait s'y laisser prendre. Comme on aimerait s'y faire broyer, mettre en bouillie, n'être plus rien qu'une pâtée bien fluide avec son bol alimentaire, livrée soumise à la déglutition. Se dissoudre, puis se désintégrer dans ce grand maelström d'enzymes agressifs, et jouir de l'humeur des sucs. Offrir ses graisses visqueuses à la bile, se vautrer sans nausée dans la parfaite amertume et parvenir enfin à cet état de chyle dense et laiteux où ne subsiste rien que ne puisse absorber la lymphe elle-même, au-delà de toute tension, de tout danger, de tout bruit. Cette fluidité nous manque tellement, Will, que nous en formons de pleins océans dans nos verres, que nous nous immergeons dans l'alcool à la recherche de l'alchimique plasma dont nous ferions la matière du grand oeuvre...
Nous ferons ce film, n'est-ce pas ? Nous montrerons ces grandes forêts de bonheur !

Il y aura aussi de la merde, Will, je vous le concède. Mais vous saurez choisir entre les matières nobles et la pâte fétide. Vous nommerez quelqu'un pour torcher mes fistules et mettre au pas mes sphincters d'incontinent. Vous convoquerez la presse, et nous leur raconterons ensemble la belle, la très belle histoire d'amour des deux bouches broyeuses... Qu'en dites-vous, Will, bougre de salopard ?

WILL
Dites-moi ce que vous avez à me dire.

Véra revient.

HUGO
Vous me dégoûtez.

VERA
Hugo ! Je t'en prie...

HUGO
Laisse. Je suis en train d'expliquer à ce gros porc...

WILL
Buvez. A la santé du gros porc.

HUGO
On ne saurait mieux dire. Santé !

Il boit du cognac au goulot.

WILL
Encore.

HUGO
Tout à l'heure.

WILL
Encore !

HUGO
Voyons, Will...

WILL (saisissant Hugo)
Bois, scribouillard de mes couilles. Bois !

Hugo s'exécute.

Encore.

Il le gifle à plusieurs reprises.

Obéis !

VERA
Laissez-le, Will. Vous allez le tuer.

WILL
Mais non, voyons. C'est un ami. Il boit à ma santé. Bois franchement, Hugo, pas à moitié !

Il lui prend la bouteille des mains et l'oblige à boire.

Voilà ! Encore. Ce vieil Hugo ! Une petite pause. Et maintenant un toast. A toi l'honneur, mon cher ! A quoi, ou à qui continuerons-nous de boire ? A Maud ?

HUGO
Laissez-moi.

Will le gifle à nouveau.

VERA
Non ! Viens, Hugo, on s'en va.

WILL
Qui s'en va ?

Il prend Hugo par le bras.

Buvons aux femmes, Hugo, et puis nous boirons aux hommes. Bois.

HUGO
Foutez-moi la paix...

WILL
J'ai dit : BOIS.

Hugo obéit.

ENCORE.

Hugo boit, s'étrangle et s'effondre.

Ce cher Hugo !

REVISITED REALITY

Bernard marche sur Gwenn et la frappe.

BERNARD

Tu veux la guerre ? Tu as la guerre ! Méfie-toi de moi, Gwenn. Je suis fou, tu comprends ? Et dangereux. Ca fait bien trop longtemps que tu me la files à bouffer ta merde ! Je suis capable de te tuer si ça continue à puer ! Tu comprends ? Je dis : je suis Bernard et je signe Bad. Tu comprends ? B-A-D ! Et ce type-là ne veut plus qu'on l'oublie dans un seau de peintoche ! Maintenant je te casse la gueule, tu comprends ? Maintenant je suis une brute à la con ! Tout ce qu'on pouvait dire, je l'ai dit, alors maintenant je cogne ! Tu comprends ? TU COMPRENDS ?

Elle sort. Il la suit.

HUGO

C'est ça, oui, c'est ça ! Foutez le camp ! Foutez-moi tous le camp !

WILL
Eh bien ! On dirait que ça va plutôt mieux, mon pote !

VERA
Ecoutez, Will, je ne voudrais pas...

WILL
Dites plutôt ce que vous voudriez.

HUGO
La baraka. La baraka ! La ba-ra-ka, tu piges ? T'as pas la baraka. Rien qu'une... T'es rien qu'une... Oh et puis merde ! Tu vas la tringler, hein, Will ? Faut la tringler, qu'elle soit contente, la petite salope. Petite salope avec les seins bourrés de silicone.

VERA
Hugo.

HUGO
Et silicone... Qui paye la silicone ? "Hugo, tu payes la silicone à ta petite Véra ?
- Voui ma chère (et zip-zip-zip) voilà ton chèque, ma garce !"

VERA
Hugo.

HUGO
Celle-là... Je l'ai rencontrée dans le grand musée des rêves en boîte. Avec toutes les autres. Pourries dans leurs boîtes.

Ils y mettaient du formol. Et puis cette odeur d'éther...
Juste un sourire pour le rendez-vous. Le grand musée...
Est-ce que tu sais, Will, tout ce que les mots savent faire ?
Ils te prennent tout, Will. M'ont sucé jusqu'à la moelle.
Comme une chaudière. On s'y consume les os. Toi, ferme ta gueule ! Je te fais des excuses, pauvre tarte. J'ai gâché tes meilleures années, comme on dit. L'ère pré-siliconienne ! Et bientôt la fin de l'ère pré-lifting ! Pré-ménopause !

VERA
Hugo.

HUGO
Pré-sciatique ! Pré-gâtisme ! Pré-embolie cérébrale ! Pré-cercueil ! Pré-asticot ! Et tout ça post-désir.
Le désir-sir-sir-sir-sir... Quel mot à la con ! Dé-goût.
Dé-sir. Goûsir ! C'est joli ça, hein ? Tellement de goûsir pour cette jolie paire de fesses...

VERA
MAIS TAIS-TOI !
Est-ce que tu t'es vu ? Est-ce que tu t'es seulement vu ?

Arrivent Paul et Chris.

PAUL
Mais qu'est-ce que ça veut dire, bon dieu ?

CHRIS
Ca veut dire, ça veut dire, ça veut dire "pas chez moi ce soir" !

HUGO
Foutez le camp ! Foutez le camp !
Elle a raison, Will.
Trop écrit. Trop bu. Tout épuisé, craché par les narines. Vomi et chié. Re-visited reality.
Plus rien qui vaille.
Tout oublié. Idiot. IDIOT ! Vieillard sénile. Off. Out.
Black-out. Black-out love... No more goûsir. Hugo black-out.

CHRIS
Tu te souviens, Paul ? La maison des Gordes avec la plage ? Et le toboggan du père Julius ?

PAUL
Ce n'était pas un toboggan. C'était une balançoire.

CHRIS
Ah oui ? Pourtant je me rappelle que tu me poussais d'en haut.

PAUL
Ca, c'était dans la prairie en pente, derrière, sur une planche.

CHRIS
On avait trouvé une planche ?

PAUL
On ne l'avait pas trouvée. Julius nous l'avait donnée.

CHRIS
Pour qu'on glisse ?

PAUL
Non. Pour finir la cabane.

CHRIS
On se connaît depuis combien de temps, Paul ?

PAUL
On s'est toujours connus.

HUGO
Black-out.

WILL
Bois un coup.

VERA
Il faut le ramener.

Will l'embrasse de force. Elle se dégage à grand-peine et va vomir derrière la table du buffet.

CHRIS
Oublie ce que je t'ai dit tout à l'heure. Oublie mes seins.

PAUL
Arrête de déconner. Je viens chez toi ce soir.

CHRIS
Et si je n'y suis pas ?
Et si je ne veux plus que tu viennes ?
Tu crois que je t'aime ?
Tu m'aimes, toi ?
Est-ce que tu peux le prouver ?

Paul hésite un instant puis marche vers Will et lui jette le contenu de son verre au visage.

WILL
Qu'est-ce qui t'arrive, mon gars, hein ?

PAUL
Je te pisse à la raie.

WILL
Ah oui ?

CHRIS
Arrête ça, Paul !

WILL
Il a trop bu ton baigneur. Tu devrais le ramener à sa maman.
Il se fait tard. Qu'est-ce que t'en dis, Paulo ?

PAUL
Vous êtes... vous êtes... vous êtes...

WILL
Eh bien, qu'est-ce que je suis ?

PAUL
Vous savez bien ce que vous êtes ! A vomir !

WILL
Bravo, mon petit Paulo ! Et maintenant tu fais des excuses.

CHRIS
Viens, Paul.

VERA
Laissez-le, Will.

WILL
Laisser Maud, laisser Hugo, laisser Paul ! Pas envie de laisser qui que ce soit ! Tes excuses, Paul.

CHRIS
Paul...

PAUL
A vomir !

WILL

Il empoigne Paul.

Petit salaud !

Ils se battent. Will a très vite le dessus et bourre Paul resté à terre de coups de pied, repoussant Véra qui s'agrippe à lui pour tenter de l'arrêter.

Enfoiré ! Pauvre larve ! Des excuses ! Des excuses !

Chris sort en courant. Will s'interrompt et, rejetant une nouvelle fois Véra qui tombe, se précipite à la suite de Chris.

Attends ! Attends bon dieu !

VERA
Will !

VIANDE

CHRIS (revenant, au groupe)
Vous me dégoûtez ! Vous me dégoûtez ! Si vous saviez comme je vous vois, vous seriez loin déjà et on ne vous reprendrait pas de sitôt à l'ouvrir !
Nus, dégueulasses, bourrelés, entassés dans un coin, un tas de carne obscène, voilà ce que vous êtes pour moi. De la barbaque molle qu'on a stockée au pourrissoir. Un amas de charognes édentées, et dans vos bouches ces langues énormes furonculeuses qui vous ont étouffés et qui bouillonnent encore, qui vous sortent des yeux, des oreilles. Vous n'êtes plus qu'un monceau de grosses langues qui couinez ! Vous couinez ! Vous couinez !

BOUCAN

HUGO
Tout est perdu dans cette fournaise, avec ces picotements du cerveau, ces yeux qui pleurent, et ces très vieilles histoires dont on se bassine la mémoire. Ces grands à-coups du coeur-coeur, comme la mousse derrière le filet d'eau des pissotières, ce vert un peu sale, un peu dégoûtant, un peu grands dégoûtants, toute cette crasse, tout ce bruit comme une bombe, et comme, et comme, comme...

VERA (à Paul)
Ca va mieux ?

Elle l'embrasse.

HUGO
Tout ce bruit, tout ce bruit. Est-ce qu'ils ne savent pas se taire ?
Ou bien alors ça vous gratte en dedans ? Je connais ce grattement.
Combien de fois j'ai cherché comme un fou une cigarette dans une maison vide. Premier Mai ou autre. Tous les tabacs fermés.

D'abord, c'est la bouche qui s'empâte, et puis les joues. Presque insensibles. Et le manque qui grince tout le long de la moelle épinière et gicle, explose dans le cerveau comme une espèce d'évidence froide. Ce bruit de grincement, de sifflement, de gargouillement, ces bruits de succion, ces filets de salive qui pendent à une bouche imaginaire, cette souffrance qui n'est même pas une souffrance. S'asseoir dans les chiottes et contracter le ventre pour que ça vienne, voilà tout ce qu'on peut faire alors...
Et même quand ça vous sort des tripes, et même après vous être torché le cul, très proprement le cul, très consciencieusement le pourtour de l'anus, le bruit, ce putain de boucan vous remplit les oreilles.

Le téléphone sonne. Véra va décrocher.

VERA
C'est pour toi.

Entre Gwenn qui va s'asseoir dans un coin. Echange de regards avec Véra.

HUGO
Moi ? où ça, moi ?

Il titube jusqu'au buffet et saisit le combiné.

Oui (...) Maud ? (...)
Je suis barré dans un foutu sermon et en plus je me casse la gueule. Ce salopard de Will.
Je suis fou d'avoir bu, et maintenant vous appelez. Tu appelles.

NELLY (à Gwenn, accroupie, immobile)
Là, comme ça, c'est insupportable !
Pourquoi ne tuez-vous pas quelqu'un ? Cassez au moins quelque chose.

HUGO (...)
Je ne sais pas. Ils se sont battus.

NELLY
Ca te fait mal ?

HUGO (...)
Où êtes-vous ?

NELLY
Est-ce qu'on devrait se parler en femmes ? Est-ce que c'est une langue à part, ça "femmes" ?
Est-ce que tu le détestes ? Est-ce que tu voudrais le voir crever à petit feu ? Est-ce que tu voudrais le cogner ? Le griffer ? Le châtrer ? Le fouetter ?

HUGO (...)
Ce bon dieu de téléphone.
Je ne veux plus parler là-dedans.

GWENN
Fous le camp.

Nelly s'en va.

HUGO (...)
D'accord.

Il raccroche, renverse une chaise et sort.

VERA
Où vas-tu ?

DERNIERE SEANCE

Véra compose un numéro de téléphone.
Paul est assis. Gwenn se sert à boire.

VERA
C'est Véra. VE-RA. J'étais chez vous ce matin.
Vous êtes bien là ?
Allô. Répondez.
(...)

Paul se lève et sort sans que Véra s'en aperçoive.

Je n'ai rien dit ?!
Et alors, ça veut dire quoi, ça, "je n'ai rien dit" ?
De toute façon ça me regarde, j'ai assez payé jusqu'à présent.
(...)
Je me souviens de cette fois où vous m'avez dit, vous vous souvenez, sur le sang et la peur d'être abandonnée, sur le rapport qu'il y a et je ne sais plus, écoutez, ça fait des

mois que je cherche à comprendre, en fin de compte tout ça ne veut rien dire.

GWENN (au public)
Je lui ai dit de foutre le camp.
Ca, je ne m'en serais pas crue capable.

VERA (toujours au téléphone)
Et pourquoi faut-il que ce soit toujours moi qui pose problème ? Toujours moi qui sois en cause ? Est-ce que les autres en sont absous ?
Et vous, qui êtes-vous vraiment ? Vos problèmes à vous ?

GWENN (idem)
Bern est un type bien, vous savez. D'une certaine façon, ça le rend impossible. Il n'y a pas chez lui de ces sortes de failles qui font qu'on peut aimer quelqu'un.

VERA (idem)
Est-ce que vous entendez quels mots vous utilisez ? Quelle sorte de mots ?

GWENN (idem)
Elle déchantera bientôt. Pourquoi souriez-vous ? Vous me trouvez mesquine ?

VERA (idem)
Tout ce temps que vous m'aurez volé. Je dis : TOUT CE TEMPS QUE VOUS M'AUREZ VOLE !

GWENN (idem)
Est-ce que vous allez me raconter votre vie, vous aussi ?

VERA (idem)
Il n'y aura pas de prochaine séance.

GWENN (idem)
Je vous dérange ? Pourquoi ne dites-vous jamais rien ?

VERA
Allô ?

Se tournant vers l'endroit où Paul était assis.

Il a raccroché.

GWENN (idem)
Vous avez passé la soirée à observer sans rien dire. Quelles sont vos conclusions ?

VERA (à Gwenn)
Il est parti ?

GWENN
Qui donc ?

VERA
Paul.

GWENN
Le jeune type, là ? Aucune idée. Est-ce que ça a de l'importance ?

VERA
De l'importance ? Je ne sais pas. Excusez-moi.

Elle s'en va.

GWENN (au public de nouveau)
Ma mère était couturière. Mon père était absent. Nous passions les vacances à Rodez chez ma tante, une vieille fille efflanquée et muette. Toute sa maison fleurait l'anis et la menthe des bonbons qu'elle me donnait en cachette.
Je dîne une fois par semaine chez ma mère. Elle collectionne les photos de Gary Cooper. Mon père, dit-elle, avait un air de Clark Gable.
Alors, ces conclusions ?

/ FIN /